



HAL
open science

Mère de famille ou nonne. Dialectique éducative au XVIIe siècle

Annie Tschirhart

► **To cite this version:**

Annie Tschirhart. Mère de famille ou nonne. Dialectique éducative au XVIIe siècle. Genre et éducation: former, se former, être formée au féminin, Mar 2006, Mont saint Aignan, France. hal-02885521

HAL Id: hal-02885521

<https://normandie-univ.hal.science/hal-02885521>

Submitted on 30 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mère de famille ou nonne Dialectique éducative au XVII^e siècle

Annie TSCHIRHART

Tradition et humanisme

En matière de représentations de l'enfant, le XVII^e siècle, constitue un point de rencontre entre un courant traditionaliste et des idées plus modernes issues du courant humaniste. Si la tradition considère l'enfance comme une période absurde voire incompréhensible dont il faut craindre la perversité, les principes humanistes prônent l'éducabilité de l'être humain, sa misère, certes mais aussi sa grandeur. Ainsi l'état d'infirmité (*aetas infirma*) qui caractérise la jeunesse nécessite de l'éduquer dans des lieux spécifiques. Cette prise en charge est d'autant plus forte que les jeunes bénéficient, d'une part, de la lutte d'influence entre catholiques et protestants et d'autre part, de l'investissement financier et idéologique de la bourgeoisie qui voit dans l'instruction de la jeunesse un moyen de former une élite et des cadres qui assureront son pouvoir naissant.

Cette population scolaire est essentiellement masculine et si l'on assiste au développement des collèges confessionnels entre la fin du XVI^e et le XVII^e siècle, si le réseau scolaire est presque terminé vers 1650, indiquant ainsi que la plupart des élites sociales se sont ralliées à ce modèle éducatif, on doit constater que le collège de l'Ancien Régime a ignoré les filles.

Représentations féminines

La raison de cette ignorance est liée aux représentations négatives de la femme issues des Anciens et légitimées par le savoir scientifique

des médecins. Au XV^e siècle, on pense que la femme est surtout dominée par l'influence dangereuse de la matrice, véritable animal pulsionnel et autonome qui échappe à sa volonté et qui, par ailleurs, comme l'indique Paracelse, occupe dans la hiérarchie des organes, une place tellement éloignée de l'âme, de l'intelligence, et de la raison, qu'elle explique et justifie le caractère peu raisonnable de la femme et son imperfection qui en fait « un mâle inachevé ». Par ailleurs, influencé par la théorie de Galien, l'inégale répartition des humeurs entre l'homme et la femme alimente le concept d'imperfection féminine qui tend à évoluer au cours des XVI^e et XVII^e siècles, remplacé par celui de « mystère féminin ». Cette transformation s'explique par la remise en cause, chez certains, de l'idée d'infériorité féminine. D'abord d'un point de vue religieux : comment Dieu aurait-il pu concevoir une compagne aussi imparfaite pour pérenniser l'espèce humaine ? Ensuite les découvertes scientifiques et les travaux sur l'anatomie permettent aux médecins d'affirmer l'existence d'une spécificité physiologique de la femme et de rétablir ainsi l'égalité entre les sexes¹.

Bien sûr, les découvertes scientifiques n'ont pas une influence immédiate sur les représentations de la femme; celles-ci évoluent différemment selon les classes sociales et les lieux géographiques et n'intéressent que des milieux spécifiques. C'est pourquoi, les conceptions les plus communément partagées sont celles issues du christianisme et véhiculées par les Pères de l'Église. Pour saint Augustin, saint Thomas, la condition féminine décidée par Dieu, se définit par la maternité et s'accompagne inexorablement de la souffrance de l'enfantement, offerte à Dieu, en échange du salut de l'âme et de la rédemption de l'humanité. Bien que Jésus-Christ ait accordé une place privilégiée à la femme², les théologiens la considèrent, avant tout, comme créée *pour* l'homme et donc inférieure à lui.

Cependant, deux événements vont influencer considérablement

¹ Des philosophes comme Pierre Primaudaye (1617) dénoncent ces représentations archaïques et des médecins tels que André Dulaurens rétablissent l'égalité entre les sexes en affirmant l'existence d'une différenciation qui se précise, à partir du milieu du XVI^e siècle, grâce à une succession de découvertes : les trompes de Fallope, la notion d'oeuf et d'embryon avec Harvey en 1650, l'existence d'ovaires et d'ovules en 1672 avec Régnier de Graaf. Enfin, c'est en 1678, que le Hollandais Huygens évoque les travaux de son compatriote Leeuwenhoek et la découverte des spermatozoïdes.

² Jésus-Christ est entouré de femmes qu'il juge dignes de suivre son enseignement. Marie écoute ses paroles ; c'est à des femmes qu'il apparaît lors de sa Résurrection et c'est elles qui doivent prévenir les Apôtres; c'est encore à des femmes qu'il annonce l'Ascension.

l'évolution de ces représentations : l'invention de l'imprimerie et la Réforme. Le premier permet la multiplication des ouvrages et un accès plus facile aux textes sacrés. Le second réclame le droit pour tous les croyants, hommes ou femmes, d'accéder aux textes bibliques traduits désormais dans la langue maternelle. Malgré les réticences des théologiens catholiques à l'égard d'un « sexe imbécile »³, ils constatent, néanmoins que la dévotion féminine constitue un atout majeur pour l'Église, dans la conversion des époux.

Ainsi, l'Église de la Contre-Réforme leur accorde-t-elle un rôle spirituel prépondérant dans le couple et reconnaît la nécessité, de donner aux filles une instruction religieuse et familiale adaptée à leur faiblesse naturelle et à leur comportement. Ainsi, bien que exclues de l'enseignement secondaire, elles ne seront pas totalement abandonnées à leur ignorance. Elles vont bénéficier du nouvel intérêt porté à la jeunesse et à sa prise en charge physique et morale dans les congrégations religieuses dont nous allons évoquer la situation.

Situation de l'enseignement féminin au XVII^e siècle

Le XVII^e siècle est une période d'intense ferveur religieuse qui entraîne à la fois de nombreuses vocations, le renouveau des anciennes fondations et la création de nouvelles. Deux courants contradictoires caractérisent cette période. D'une part, sous l'influence du Concile de Trente et pour répondre aux dérives de certaines congrégations, les ordres contemplatifs souhaitent revenir aux règles strictes de la clôture et à la séparation du monde qui caractérise la vie monastique. D'autre part, les ordres nouveaux s'orientent vers une vie active où les missions éducatives et charitables⁴ tiennent une grande place et nécessitent une ouverture sur le monde.

Ainsi, un certain nombre de congrégations qui sont de véritables ordres avec vœux solennels et clôture, devront-elles concilier vie contemplative et enseignement. C'est le cas des Ursulines (1612), de la Congrégation Notre-Dame (1628) et des Visitandines qui voient le jour en 1610, à Annecy, sous l'impulsion de François de Sales. Installées dans les villes, ces trois congrégations présentent d'autres points communs : leur enseignement est dispensé par des « *filles issues de familles de notables*⁵ » et s'adresse à la petite noblesse et aux filles de

³ Ils considèrent que c'est au mari d'apporter les éclaircissements théologiques dont sa femme a besoin.

⁴ L'enseignement, l'aide à l'enfance abandonnée, les soins aux malades, l'accueil des filles repenties.

⁵ R. Chartier, M.-M. Compère, D. Julia, *L'éducation en France du XVI^e au XVIII^e*

la bourgeoisie, en particulier marchande. Les finalités de cet enseignement diffèrent selon que les filles sont destinées à devenir religieuses ou à retourner dans le monde. Au sein de cet enseignement féminin, l'ordre des Ursulines connaît une prospérité particulière puisqu'à la fin du XVII^e siècle, il comprend 350 monastères soit trois fois plus d'établissements que les jésuites et compte 10 mille Ursulines en France pour 30 mille religieux de tous ordres dont 3 500 Jésuites. Ce qui prouve que l'enseignement dispensé aux filles est une véritable réussite.

Cependant le niveau d'instruction de cet enseignement des filles n'est en rien comparable à l'enseignement secondaire masculin dispensé dans le collège classique. Certes, dans les deux cas, l'objectif fondamental est bien de former des chrétiens et des chrétiennes qu'il faut protéger de l'influence pernicieuse du monde. Mais que ce soit chez les protestants ou les catholiques, l'enseignement masculin dispensé s'étend des classes de grammaire aux classes de rhétorique, parfois à la philosophie et permet sur une durée de six années minimum d'étudier les humanités. Par ailleurs, ces enseignements font l'objet de méthodes pédagogiques élaborées utilisant à la fois l'oral et l'écrit et soumises à une organisation pédagogique rigoureuse issue du *modus parisiensis*. On se préoccupe également de la place des sciences, de l'histoire et de la géographie et de celle des langues (maternelle et étrangères). Les congrégations composent leurs propres manuels scolaires et se soucient de la formation de leurs maîtres comme le prouvent les différents traités élaborés à leur intention.

Pour les filles, les ambitions sont moins grandes. Les congrégations suivent les instructions du Concile de Trente qui indique que leur première mission est de veiller à la pureté et à l'innocence physique et morale des élèves, de leur apprendre les vertus convenant à une jeune fille bien élevée. La seconde, qui tend à se généraliser en France, est de leur donner un enseignement élémentaire qui les prépare à devenir des mères chrétiennes. Tel est le rôle fondamental et salutaire qu'elles doivent jouer au sein de la famille et de la société parce qu'elles sont les gardiennes des principes religieux inculqués. Dans cette optique, les Ursulines ont pour vocation de convertir la société et le monde. Néanmoins, leur prosélytisme s'accompagne d'une volonté de sécularisation qui se traduit par un assouplissement de la clôture. Les enfants sont autorisées à voir leur famille chez elles ou dans le pensionnat; elles portent des vêtements séculiers. Quant à l'instruction reçue, en plus de l'orthographe et du calcul appliqués à la vie quotidienne, elles

siècle, Paris, SEDES, 1976, p. 235.

suivent des leçons de politesse, des cours de couture et d'enseignement ménager. Dans certaines écoles, on envisage même de les instruire en latin, géographie, histoire, zoologie, botanique mais les réticences sont nombreuses chez les parents et surtout, les Ursulines ne possèdent pas suffisamment de connaissances pour assurer ces enseignements.

En ce qui concerne la vie quotidienne, elle est douce. Les enfants ne sont pas élevés comme des religieuses et bénéficient d'une nourriture saine et équilibrée, d'eau chaude et de dortoirs chauffés. Pendant les récréations, elles sont autorisées à jouer, courir comme l'exige l'hygiène physique et à se parler. Ce confort inhabituel assure la réputation des Ursulines dans la bonne société.

Saint-Cyr

Formée par elles, Mme de Maintenon gardera pour Saint Cyr créé en 1686, cet aspect séculier, en le renforçant. Il s'agit pour elle de donner une éducation à des jeunes filles nobles et pauvres en tenant compte à la fois de leur personnalité mais aussi de leur condition qui doit les conduire au noviciat ou au mariage. Pour celles qui choisiront les ordres, elles seront accoutumées peu à peu à une vie humble, sobre et laborieuse afin de pratiquer la pauvreté et se détacher des plaisirs du monde. Cependant l'objectif de Saint-Cyr n'est pas de donner des religieuses mais de former des épouses et de futures mères de famille. C'est pourquoi, on inculquera à celles qui se destinent au mariage les valeurs domestiques⁶ : l'économie, la propreté, la conduite des domestiques, la gestion des affaires et l'éducation des enfants qui réclame une certaine pédagogie, à savoir des capacités de réflexion et d'observation, afin de découvrir leur humeur, leur particularité, leurs qualités et défauts. Ce sont d'ailleurs ces qualités que Mme de Maintenon essaie de développer chez les maîtresses de Saint-Cyr afin qu'elles trouvent la meilleure manière de guider leurs élèves. Elles doivent les instruire des devoirs de femmes du monde et des états qu'elles pourront être amenés à embrasser, ne pas hésiter à leur parler du mariage, car « *c'est-dit-elle aux maîtresses- un état que plusieurs de vos demoiselles embrasseront, qui est approuvé par l'Église et que*

⁶ Selon Mme de Maintenon, la gravité du mariage repose dans « *l'édification qu'elles doivent à leur mari, le support, l'attachement à sa personne et à tous ses intérêts [...] le soin de l'éducation des enfants qui s'étend bien loin, celui des domestiques et du ménage qui sont plus indispensables aux mères de familles que les prières de surrogation que quantité d'entre elles ont coutume de faire* » in *Entretien avec les dames sur le mariage*, 1705, p. 114.

Jésus-Christ même a honoré de sa présence »⁷.

Les jeunes filles sont élevées « *chrétiennement, raisonnablement et noblement* »⁸ et l'on vise plus à éduquer par la raison qu'à instruire. Les connaissances ne sont là que pour former le jugement. Les maîtresses doivent donc servir de modèle et faire respecter la discipline, la dévotion sans ostentation, la simplicité au quotidien et la gaieté. C'est une éducation ouverte sur le monde où l'on privilégie les jeux de l'esprit, les conversations et déclamations, les représentations théâtrales (Racine écrit pour elles *Esther* et *Andromaque*) qui connaissent un grand succès auprès de la cour.

À partir de 1692, Mme de Maintenon, sous l'influence d'un catholicisme rigoureux, pense avoir fait fausse route et laissé trop de liberté intellectuelle à ses filles. Elle obtient de Louis XIV de transformer l'institution en un monastère régulier rattaché à l'ordre de St Augustin. Sévérité et austérité remplacent brutalement le régime libéral précédent. Tous les livres sont interdits, hormis *l'Imitation de Jésus-Christ* et l'instruction est réduite à sa plus simple expression⁹. On revient donc à l'éducation traditionnelle et plus encore à l'esprit de l'abbaye de Port-Royal qui constitue un exemple illustre de l'enseignement monastique donné aux filles.

Port-Royal

Bien qu'il ne concerne qu'une centaine d'enfants et d'adolescents¹⁰, et qu'il ne s'étende que sur une trentaine d'années (1639-1661), l'enseignement de Port Royal doit sa notoriété aux personnes illustres qui y participèrent¹¹, à l'aspect novateur des méthodes et des ouvrages péda-

⁷ Mme de Maintenon, *op.cit*, *Entretien avec les dames sur le mariage*, 1705, p. 113.

⁸ Mme de Maintenon, *op.cit*, *Avis aux maîtresses des classes*, 1706, p. 129.

⁹ Mme de Maintenon avait fait appel au talent de Melle de Scudéry (1607-1701) célèbre pour ses romans et ses *Conversations morales* publiées en dix volumes entre 1680 et 1690. Les deux derniers ont été commandés par Mme de Maintenon qui les fait lire quotidiennement aux demoiselles. Elle leur substituera ses propres *Conversations*.

¹⁰ Dès la constitution de leur société, les jansénistes accordèrent beaucoup d'importance à l'éducation des enfants et créèrent en 1643, à Port-Royal des Champs, les Petites Ecoles, qui s'installèrent en partie, à Paris rue St Dominique d'Enfer. Dès 1660, les Jésuites obtinrent du roi que ces écoles soient fermées, les maîtres chassés et emprisonnés.

¹¹ Nicole, moraliste et logicien enseigna la philosophie et les humanités et publia ses réflexions pédagogiques en 1670 dans un ouvrage intitulé *L'éducation d'un prince* ; Lancelot, le grammairien, publie les *Méthodes de Port-Royal* pour apprendre les langues latine, grecque, italienne et espagnole. Arnauld, le théologien, collabora à la *Grammaire générale*, à *La Logique*. Coustel publia les

gogiques, et surtout à la lutte sans merci que lui livrèrent les Jésuites et Louis XIV. L'éducation janséniste destinée à la formation d'une élite est marquée par l'esprit de Saint Cyran¹² qui considère l'enfance comme misérable, digne de pitié et de sollicitude. Profondément marqué par le péché originel, l'homme n'a d'autre issue que la réformation apportée par l'éducation. Celle-ci, comme chez les humanistes, doit commencer le plus tôt possible, non pour faire acquérir de bonnes habitudes mais parce que l'enfant, incapable de discernement peut céder, à tout moment, aux tentations du démon et trouver le plaisir et le divertissement dans les vices qui s'offrent à lui. De là, l'élaboration des principes d'une éducation austère reposant sur la surveillance permanente, la séparation d'avec un monde dangereux susceptible de mettre en péril l'innocence enfantine¹³.

Les maîtres préconisent une hygiène de vie indispensable au développement harmonieux du corps et de l'âme, avec une nourriture frugale mais suffisante, des exercices tels que la danse, la natation, le cheval et la chasse, qui sont également en faveur dans les autres congrégations. Le refus de l'émulation, et de tout ce qui peut flatter la vanité ou l'orgueil de leurs enfants, voire les tromper, les conduits à condamner les romans, le théâtre et les divertissements de la société. Seules la bonté des maîtres, leur charité à l'égard des jeunes garçons, la qualité d'un enseignement dispensé à de petits groupes dans une atmosphère presque familiale, avec de longues récréations, un cloisonnement moins rigide de l'emploi du temps, et des cours en plein air, permettent d'adoucir les rigueurs d'une éducation chrétienne essentiellement individuelle et fondamentalement tournée vers le renoncement.

Cette pédagogie qui tend à couper les enfants du monde est plus exigeante pour les filles car, contrairement aux garçons, elles sont élevées comme si elles devaient devenir religieuses. D'ailleurs, un éventuel retour dans le monde serait considéré comme une déchéance, un échec de l'éducation donnée puisqu'elles sont éduquées pour le

Règles d'éducation des enfants (1687), Varet est auteur de *l'Éducation chrétienne* (1668). Pascal se retire à Port-Royal des Champs en 1655 à l'âge de 35 ans.

¹² Par l'autorité et la force de son esprit, par la diversité de ses relations, Jean Duvergier de Hauranne, dit Saint-Cyran (1616-1695), est un personnage éminent, voire essentiel, dans la France de la première moitié du XVII^e siècle. Richelieu ne s'y est pas trompé, qui l'a maintenu en prison pendant cinq ans.

¹³ Fontaine, secrétaire de M. de Saci, *Mémoires*, 1700, écrit: « On tâchait de les laisser dans une heureuse ignorance de toutes les choses dont la connaissance leur pouvait nuire, et de toujours tenir leurs yeux fermés, afin qu'ils ne vissent jamais aucun de ces objets dont la seule vue peut faire à l'âme des plaies mortelles » in I. Carré, *Les pédagogues de Port-Royal*, Paris, Librairie Delagrave, 1887.

Ciel, ce qui légitime la vie ascétique qui isole volontairement chacune d'elle. La lecture du *Règlement pour les enfants* écrit vers 1657 par Jacqueline Pascal (Sœur Euphémie)¹⁴ nous présente une éducation des plus austère, qu'elle-même juge difficile de faire appliquer, avec exactitude, car le silence continu et la discipline peuvent provoquer l'abattement et l'ennui¹⁵.

Le règlement comprend deux parties : les règles portant sur l'organisation de la journée des enfants et celles concernant la formation des maîtresses.

Le déroulement de la journée destiné à des jeunes, dont l'âge varie de quatre à dix-huit ans, a tout du rythme monacal et la journée est remplie par les exercices de piété, l'éducation religieuse et le travail manuel. Les exercices de piété sont nombreux et accompagnent les différentes activités de la journée depuis le lever, les repas et le coucher. En dehors de la Sainte messe, elles peuvent, selon leur âge, assister à tous les offices. L'éducation religieuse ou *instruction* dure trois quarts d'heure et donne lieu à des interrogations sur la leçon précédente et à une nouvelle leçon de catéchisme. On cultive la mémoire en faisant apprendre par coeur la Théologie familière, l'exercice de la Messe, le Traité de la Confirmation. Certaines apprennent le Psautier entier. Le travail manuel doit être utile et l'on proscrie les travaux de pur agrément. Il a plusieurs objectifs : lutter contre la paresse, la négligence et la malpropreté ; apprendre à se rendre utile et à offrir son travail à Dieu en guise d'amour ; enfin, il doit les accoutumer à la mortification car il est bon d'apprendre très tôt à se forcer de toujours faire ce qui rebute parce qu'il existe un rapport inversement proportionnel entre ce qui plaît à Dieu et ce qui attire l'enfant et le travail ne doit pas être une source de plaisir¹⁶. Enfin, pour ce qui est de l'instruction profane, les plus grandes apprennent à lire aux plus petites et l'écriture est pratiquée tous les jours à la sortie de la

¹⁴ Ce règlement a été adressé à M. de Singlin le 15 avril 1657, à sa demande. cf I. Carré, *op.cit.*, p. 286.

¹⁵ M. Gréard, *Mémoire sur l'enseignement secondaire des filles*, Paris, Hachette, 1887, p. 55, décrit ainsi la vie des jeunes filles: « Qu'on se représente ces journées de quatorze et de seize heures, se succédant et s'appesantissant sur la tête des pauvres petites sœurs pendant six ou huit ans, dans cette solitude morne, sans que rien n'y apportât le mouvement de la vie, rien que le son de la cloche annonçant le changement d'exercice ou de pénitence : et l'on comprendra le sentiment de tristesse de Fénelon lorsqu'il parle des ténèbres de la caverne profonde où l'on tenait enfermée et comme ensevelie la jeunesse des filles » .

¹⁶ J. Pascal, *Règlements des enfants de Port-Royal* : « Il faut qu'elles soient toujours prêtes de rendre à Dieu leurs devoirs, ne s'attachant qu'à cela », I. Carré, *op. cit.*, p. 291.

messe, chacune devant s'exercer à écrire mais aussi à composer. Les jours de fêtes seulement, une heure est réservée à l'arithmétique. Le plus souvent, le travail des enfants est solitaire. Pendant les récréations, les petites sont séparées des grandes. Elles peuvent jouer seule et à voix basse aux osselets ou au volant ; quant aux grandes, elles préfèrent travailler pour ne pas perdre de temps en futilité. D'ailleurs J. Pascal affirme que rien ne les ennue tant que les récréations et les jours de fête !

Les relations sociales font l'objet d'une éducation à la civilité et sont caractérisées par une distance qui empêche la naissance d'amitiés et toutes familiarités des enfants, les unes envers les autres. En effet, les Solitaires de Port-Royal pensent qu'il ne convient pas à un chrétien d'avoir de la familiarité avec qui que ce soit. Elles ne peuvent communiquer entre elles et la plupart des sujets de conversation concernant les religieuses, les visites reçues, les événements quotidiens sont proscrits. Les confidences sont interdites et l'on ne doit pas à parler de soi, que ce soit oralement ou par écrit. De toute façon, la plupart des activités se font dans le silence. On ne leur permet pas d'être séparées les unes des autres, et il n'est pas possible de s'isoler à deux ou trois. Elles doivent se tenir dans un espace dans lequel tout ce qu'elles disent est entendu de leurs maîtresses ; dans le cas contraire, la parole est proscrite. Dans cet espace imposé et limité, le regard est lui-même prisonnier et les filles se tiennent les yeux baissés.

La relation au corps est austère. On a peu de temps à lui accorder puisqu'il est destiné « à servir de pâture aux vers »¹⁷. Il est le lieu de multiples témoignages de dévotion : stations debout durant les prières, multiples genuflexions et sainte messe suivie à genoux au milieu du choeur. Néanmoins, les religieuses de Port Royal ont soin de nourrir correctement leurs pensionnaires montrant ainsi leur attachement à la santé physique indispensable au fonctionnement de l'âme. Cependant, il convient d'apprendre très tôt à maîtriser son appétit, voire le dompter, et dans ce but, elles autorisent les grandes à partir de quatorze ans à se dispenser de la collation si elles le désirent. Le corps participe également des pénitences: selon la faute commise, on doit baiser les pieds de celle qui a été offensée ou bien porter un manteau gris et aller sans voile et sans scapulaire au réfectoire et rester à la porte de l'église dans cet état. Lorsqu'elles sont privées d'aller à l'église pendant plusieurs jours, elles restent à l'écart des autres et tiennent la porte à

¹⁷ J. Pascal, *Règlements pour les enfants de Port-Royal*, in I. Carré, *op. cit.*, p. 288. Saint Jérôme préconisait pour la jeune fille le port de la robe de bure pour l'éduquer à ne pas rechercher les vêtements élégants du monde ou, au contraire, pour mieux l'en dégoûter.

l'église. Les petites et les moyennes portent sur elles, en gros caractères, des billets où peut être inscrit un mot tel que *paresseuse, négligente, menteuse* etc. Les plus grandes peuvent aussi être privées de voile et demander les prières des sœurs, au réfectoire. Il faut éviter les erreurs à leur égard afin de ne pas aggraver la situation et leur nuire plus que de les aider. C'est pourquoi la maîtresse doit prier Dieu pour demander le discernement nécessaire à l'éducation de ces jeunes filles.

La seconde partie de l'ouvrage de J. Pascal est réservée au *Règlement pour les maîtresses*. Comme pour les maîtres des garçons, on préconise la tendresse et la charité avec l'idée que rien ne doit être épargné pour rendre les enfants dignes de Dieu. La surveillance constante doit être sans réserve, à l'intérieur comme à l'extérieur des locaux, même au détriment d'un office. La maîtresse peut être aidée dans sa surveillance par deux sœurs qui lui servent en quelque sorte d'adjointes. En effet, les élèves ne peuvent être laissées seules, qu'elles soient malades ou pas. Pour rendre plus supportable cette présence continuelle, il est bon d'avoir une humeur égale à leur égard, de leur parler sans rudesse tout en gardant ses distances et de ne pas leur témoigner une trop grande confiance. Les entretiens généraux doivent être consacrés à Dieu et à la joie de le servir. Il faut également exhorter les enfants à se connaître elles-mêmes¹⁸. Cette pratique de l'introspection n'a d'autre finalité que de mieux répondre aux vertus chrétiennes préconisées par les sœurs, en pratiquant la mortification privée ou publique qui atteste des progrès moraux réalisés¹⁹.

Globalement, l'esprit de pénitence domine cette éducation que caractérise le refoulement des sentiments, le renoncement aux joies enfantines et terrestres, le silence et la solitude qui l'accompagne. L'épanouissement de ces enfants et adolescentes en est absent car il est nécessaire, en priorité, de dompter la nature rebelle qui est en chacune d'elles.

Les expériences pédagogiques que nous venons d'évoquer montrent la difficulté de sortir de la dialectique éducative qui s'offre à l'enseignement religieux comme à l'enseignement séculier. On constate qu'à travers la formation des mères de famille ou celle de

¹⁸ J. Pascal, *Règlements des enfants de Port-Royal*, I. Carré, *op. cit.*, p. 323, préconise de connaître : « *leurs inclinations, leurs vices et leurs passions, et sonder jusqu'à la racine de leurs défauts. Il est bon qu'elles connaissent aussi à quoi leur naturel les porte, afin de retrancher en elles ce qui peut déplaire à Dieu, et changer leurs inclinations naturelles ou spirituelles* ».

¹⁹ B. Pascal, *Pensées*, Oeuvres complètes, (1670) Paris, Seuil, 1963, (72-66) p. 508, conseille : « *Il faut se connaître soi-même. Quand cela ne servirait pas à trouver le vrai cela au moins sert à régler sa vie, il n'y a rien de plus juste* ».

nonnes, c'est la question du statut social de la femme qui est posée. Dans ce domaine, on peut dire que si l'Église a partagé les représentations de ses contemporains, elle ne les a pas aggravés. Mieux, elle est devenue l'institutrice de la jeunesse. Elle a permis à un certain nombre de femmes de jouer un rôle non négligeable aussi bien dans la création de fondations que dans le domaine de la charité, de la santé. Les arts ne leur ont pas été étrangers et les couvents ont formé d'excellentes musiciennes qui se sont consacrées essentiellement à l'exercice et à la composition de la musique vocale religieuse²⁰.

Néanmoins, doit-on en conclure que la femme n'a pas d'autre vocation que la famille ou la religion? Rappelons le rôle non négligeable qu'ont joué les femmes dans le courant précieux²¹ dans les années 1630 et après la Fronde. Songeons à ces femmes intellectuelles ou femmes d'esprit telles que la marquise de Rambouillet, puis M^{lle} de Scudéry qui, à travers le phénomène du salon, ont participé à une vie intellectuelle très intense, ont enrichi la langue française, développé le genre épistolaire et peut-être donné naissance au roman psychologique. Enfin, en relevant la condition de la femme et le niveau de la conversation, elles ont joué un rôle de civilisatrices des mœurs. Au travers de la préciosité qui fut loin d'être jugée ridicule, contrairement à ce qu'en a dit Molière, s'affirme un mouvement social, celui de ces jeunes bourgeoises qui, à travers les réflexions sur le mariage, réclament le droit de pouvoir enfin disposer de leur cœur et de leur vie.

Maître de Conférences, Université de Rouen,
Laboratoire CIVIIC

Bibliographie

CARRÉ Isidore, *Les pédagogues de Port-Royal*, Paris, Delagrave, 1887.

²⁰ Élisabeth Jacquet de la Guerre (1665-1729) protégée de Louis XIV fit carrière comme claveciniste et pédagogue. Elle a composé de la musique profane et religieuse, musique de théâtre et instrumentale.

²¹ Le terme apparaît pour la première fois en avril 1654. cf. R.Duchêne, *Les précieuses ou comment l'esprit vint aux femmes*, Paris, Fayard, 2001, p. 179.

DUCHÊNE Raymond, *Les précieuses ou comment l'esprit vint aux femmes*, Paris, Fayard, 2001.

GRÉARD Octave, *Mémoire sur l'enseignement secondaire des filles*, Paris, Hachette, 1887.

LAPORTE Jean, *La doctrine de Port-Royal, Saint-Cyran*, t.1, Paris, PUF, 1923.

MME DE MAINTENON, *Lettres et entretiens sur l'éducation des filles*, édition 1761, réédition Paris, Hachette, 1886.